

## Sur Salgado

En savions-nous quelque chose, avant lui ? Je parle du Brésil. Oh ! certes, même à distance, nous en connaissions beaucoup d'images, en profusion de diversité ; voyageurs, nous y avons fait récolte d'impressions fortes ; lecteurs, nous en avons su la littérature. Et pourtant je me souviens, intensément, du choc de l'exposition de Sebastiao Salgado que nous avons organisée à la Bibliothèque nationale de France en 2006 et dont plusieurs photographies se retrouvent dans ces pages. Nous sentîmes alors surgir l'évidence que nous ne verrions plus jamais de semblable façon ce pays immense, généreux, déchiré, après que ce créateur aurait placé, entre lui et nous, le filtre de son art. Nous comprîmes aussi que c'est en n'oubliant jamais sa terre natale, où s'enracinent tous ses dons, qu'il nous emmènerait ailleurs, dans le continent latin tout entier, ou encore en Asie, -au Koweït, en Inde, en Afghanistan-, pour y trouver des horizons riches d'autres foules au travail dans la boue ou sur l'eau, d'autres masses migrantes ou rassemblées, pour y découvrir d'autres labeurs partagés, d'autres décors industriels écrasants, d'autres enfants fantômes parmi des tombes. C'est le fait des « photo-reporters », lorsque la grâce ennoblit leur courage: leur œuvre une fois découverte, ils modifient en profondeur, entre beauté et douleurs, notre vision du monde sous l'effet de la leur. Ainsi fait Salgado. Libre tout à la fois de vaine commisération ou de voyeurisme cynique, mais prompt à saisir, en chaque moment décisif, les personnages, individuels ou entremêlés, qui, au-delà d'eux-mêmes, parlent pour l'humanité –la beauté s'évadant souvent du plus sombre. Tel est bien le fait des grands, parmi lesquels il figure au plus haut rang, que de nous offrir à la fois l'instantané d'un regard, d'une attitude, d'un groupe humain rassemblé, et dans le même temps de nous donner à ressentir la longue durée des mouvements collectifs,

des passions partagées, des affrontements de la richesse et de la pauvreté, du commerce entretenu par les hommes avec la nature et ses efflorescences, ses paysages, ses animaux : l'essentiel s'en ramassant soudain sous nos yeux avec une force sans pareille. Salman Rushdie l'a écrit, naguère, à bon escient : « La voix de Salgado nous dit des choses que nous ne voulons pas savoir, des choses, peut-être, que nous ne savons pas appréhender, mais qui, lorsqu'on nous les dit, s'imposent instantanément comme vraies ».

Jean-Noël Jeanneney